

**Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

**Voyage pittoresque sur les bords du Rhin**

**Texier, Edmond**

**Paris, 1858**

Chapitre II

[urn:nbn:de:bsz:31-140291](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-140291)

## CHAPITRE II.

Constance. — Le concile. — Son luxe. — Réalistes et nominalistes. — Wicliffe. — Jean Huss. — Le sauf-conduit de Sigismond. — Supplice et mort du réformateur. — Jérôme de Prague. Sa mort. — Avortement du concile. — Ce qu'il reste du concile de Constance. — Trois automates. — Le Munster. — Le lac. — Arnenberg. — Aspect du paysage. — Schaffhouse. — Sa physionomie. — Son histoire. — Le modèle du vieux pont. — Les environs. — La chute du Rhin. — Description des écrivains. — Un clair de lune.

Constance doit son nom à son fondateur Constantin Chlore. Pendant le moyen âge, Constance prit rang parmi les villes impériales, et vers le milieu du quinzisième siècle elle était parvenue à un tel degré de prospérité, que sa population s'élevait à quarante mille habitants. Ses fabriques de toiles jouissaient alors d'une réputation européenne ; mais le concile qui se tint à Constance de 1414 à 1418 attira dans cette ville une telle affluence d'étrangers (on dit cent mille hommes et trente mille chevaux), que la cherté des vivres et des logements força la majeure partie des habitants industriels de s'expatrier. Un grand nombre émigra à Saint-Gall.

Ce concile de Constance a été une des grandes agitations des derniers jours du moyen âge. L'ecclésiastique anglais Wicliffe avait prêché dans la Grande-Bretagne la nécessité d'exterminer les fausses doctrines et les abus de l'Église. Ce précurseur de la Réforme poursuivait la tâche commencée par les Gibelins italiens et allemands, par les Vaudois des Alpes et les Albigeois de France. Il mourut tranquillement dans son lit, phénomène assez rare chez les réformateurs

de cette époque, et ses ennemis durent se contenter d'exhumer son corps pour le brûler et en disperser les cendres. Mais sa parole survécut.

On sait qu'à cette époque les universités étaient partagées en deux sectes : les *réalistes* et les *nominalistes*. D'après ceux-ci, les idées universelles, telles que *liberté, vertu, amour, dévouement*, n'étaient que des pensées individuelles, des caprices personnels; les réalistes, au contraire, soutenaient qu'elles existaient indépendamment de l'âme humaine, comme des principes éternels que l'homme doit suivre pour s'élever au bonheur céleste. De cette différence théorique il résultait que les nominalistes proclamaient l'infaillibilité du pape et les réalistes l'autorité de la raison. Les libres penseurs ne datent pas, comme on voit, du dix-huitième siècle.

En 1399, Jean Huss, né serf sur la terre du chevalier Hussinetz, fut affranchi et reçu docteur en théologie. Il commença par enseigner publiquement à l'université de Prague les doctrines insurrectionnelles de l'Anglais Wicliffe. L'enthousiasme fut si grand, que le jeune professeur fut nommé curé de la paroisse de Bethléem et recteur de l'université. L'opinion publique se prononça si fortement en faveur des doctrines de Jean Huss, que la reine de Bohême, femme d'une piété exemplaire, prit le réformateur pour confesseur. Quant au roi Wincelas, il le soutint pour se venger du pape Grégoire XII, qui venait de favoriser Rupert, prétendant à la couronne impériale. Mais Wincelas changea bientôt d'idée et fit alliance avec le saint-siège.

Si le recteur Huss était adoré par le peuple et par une grande partie des seigneurs, il était fortement détesté par le clergé. Cependant des milliers de brochures se répandent chez les bourgeois et les villageois; des agitateurs parcourent les plaines et les montagnes. En 1412, les étudiants, furieux de voir brûler par l'archevêque de Prague deux cents exemplaires des œuvres de Wicliffe, brûlent à leur tour sous le gibet plusieurs manifestes du pape Jean XXIII. Le pape lance l'excommunication, et Jean Huss est forcé de se réfugier chez son ancien maître, devenu son disciple, le chevalier Hussinetz.

Les doctrines professées par Jean Huss avaient leur contre-coup dans toutes les universités. Le célèbre Gerson s'écrie en public : « Ce Bohême insolent fait du scandale jusque chez nous, à Paris. » Le cardinal français Pierre d'Ailly traite aussi fort mal le réformateur de Prague. Ces deux théologiens étaient pourtant du parti qui voulait réformer les abus de l'Église ; mais ils reculaient avec horreur devant la liberté effrénée proclamée par Jean Huss.

Le concile était assemblé à Constance, et la ville offrait la physionomie la plus mondaine et la plus voluptueuse. Toutes les belles courtisanes d'Italie étaient accourues à Constance. Jean Gerson était l'âme et la parole du concile, qui voulait agir avec énergie contre les hérétiques. Jean Huss fut cité à comparaître. Il arriva dans Constance avec un sauf-conduit de l'empereur Sigismond. La reine de Bohême, épouse de Wincelas, la paroisse de Bethléem, quelques membres de l'aristocratie avaient avancé une partie des frais de son voyage et de son procès.

Malgré le sauf-conduit de Sigismond, Jean Huss fut aussitôt enfermé dans le cachot de l'inquisition, la condamnation du réformateur fut bientôt décidée. L'empereur s'excusa de ne pouvoir rien faire en faveur de Jean Huss, auquel il avait donné un sauf-conduit en prétextant que le réformateur était dans les prisons du pape.

Au milieu des bruyantes distractions auxquelles donnait lieu la présence du concile, la commission d'inquisition nommée par le pape formula une accusation par laquelle Jean Huss fut accusé d'avoir enseigné publiquement que la papauté et la hiérarchie sont opposées au vrai christianisme, que le pape n'est point maître des peuples, que les messes pour le salut des âmes sont un abus, etc.

Jean Huss comparut devant le concile, exténué par les souffrances du cachot ; il commença par remercier l'empereur de son beau sauf-conduit ; il voulut ensuite justifier ses doctrines, mais on exigea de lui qu'il avouât simplement ses erreurs. Jean Huss déclara qu'il ne se rétracterait pas, à moins qu'on ne lui prouvât ses erreurs par l'Écriture, et appelant du concile au tribunal de Jésus-Christ, il

ajouta qu'il aimerait mieux être brûlé mille fois que de scandaliser par son abjuration ceux auxquels il avait enseigné la vérité.

Jean Huss fut dégradé des ordres sacrés, livré au bras séculier par le concile, et conduit au bûcher d'après l'ordre de ce même empereur qui lui avait garanti par serment la vie et la liberté. Jean Huss fut brûlé le 6 juillet 1415, devant la porte de la ville. On raconte que montant les degrés du bûcher, il dit à l'exécuteur (*huss*, en Bohême signifie une oie) : « Vous rôtissez aujourd'hui une oie, mais plus tard viendra un cygne que vous ne prendrez pas. » Pendant qu'on l'attachait au pilori, il vit un paysan allemand accourir avec un lourd fardeau de bois à brûler, et il s'écria tranquillement : O sainte stupidité ! A cent ans de là, les paysans allemands, exaltés comme Huss contre leurs despotes, subissaient à leur tour la peine du bûcher. C'est la loi du talion de l'histoire humaine.

Jérôme de Prague, le plus accrédité des docteurs qui soutenaient Jean Huss, avait été arrêté et amené prisonnier à Constance quelque temps avant ; il faiblit, renia son maître et fut absous. Plusieurs mois après, honteux de sa faiblesse, il fit demander au concile une audience publique, reconnut qu'il avait menti à sa conscience, et qu'il croyait à la vérité des enseignements de Wicliffe et de Jean Huss, puis il marcha résolument au bûcher.

« Il y eut quelque chose de plus sinistre et de plus fatal que le supplice de Jean Huss, dit M. Henri Martin, ce fut la théorie que posa le concile pour le justifier : un décret du concile défendit à chacun, sous peine d'être réputé fauteur d'hérésie et criminel de lèse-majesté, de blâmer l'empereur ou le concile touchant la violation du sauf-conduit de Jean Huss. Un autre décret, conçu en termes plus généraux, établit que les sauf-conduits des princes n'étaient d'aucune valeur devant la juridiction ecclésiastique, et n'obligeaient point ceux qui les avaient donnés à les faire respecter. »

On sait quelle terrible réponse fit la Bohême à l'arrêt rendu par le concile envers ses deux docteurs ; tout un peuple se leva la torche dans une main et le glaive dans l'autre. L'Église ne trouva plus

de Simon de Montfort contre ces nouveaux Albigeois. Les armées de l'Allemagne catholique furent balayées comme la poussière par l'insurrection slave, et durant quatorze ans la Bohême victorieuse demeura libre et séparée de l'Église.

En somme, ce concile de Constance, qui avait été provoqué pour réformer les abus, et pour atténuer la suprématie pontificale, ne remédia à rien. Les Pères de Constance avaient eu beau décréter la périodicité des conciles, imposer au pape futur (Martin V) une profession de foi où il devait s'obliger à maintenir la foi catholique selon les traditions des apôtres, des conciles généraux et des saints Pères, enfin décider vaguement que l'Église serait réformée : le principe de la suprématie des conciles sur les papes décrété, non organisé, resta sans garantie.

De toute cette grande pompe déployée au concile de Constance, il ne reste plus que quelques débris qu'on montre pour vingt sous au voyageur curieux. La boîte au scrutin, un vieux fauteuil et un bout de tapisserie déchirée. La salle où siégeaient solennellement les Pères de Constance est une espèce de halle où l'on vend de la toile et du drap. On fait voir aussi trois mannequins couverts d'oripeaux qui ont la prétention de représenter l'empereur Sigismond, le pape Martin V, et le grand hérésiarque Jean Huss. Tant d'agitations ! tant de troubles ! tant de sang répandu ! tout cela additionné donne pour total : trois automates en bois.

Il ne faut pas plus de deux heures pour visiter en détail cette ville de Constance, qui n'offre d'autres curiosités que la cathédrale, et un vieux couvent devenu une manufacture de coton, où fut enfermé Jean Huss. J'ai remarqué dans le Munster la chaire soutenue par une statue de Jean Huss, et un tombeau artistement sculpté, celui de Robert Hallam, évêque de Salisbury. On montre aussi dans cette église la pierre sur laquelle Jean Huss se tint debout quand on lui lut l'arrêt du concile qui le condamnait à être brûlé vif.

La gloire et l'ornement de Constance, c'est son lac qui touche à cinq pays différents, le canton de Thurgovie, le duché de Bade, le

Wurtemberg, la Bavière et l'Autriche. Plus favorisé que le Léman, le lac de Constance possède deux îles, l'île de Meinau et celle de Reichenau, îles très-fertiles, très-pittoresques et parsemées de villes, de villages et de maisons de plaisance. Les bateaux à vapeur vont et viennent de Constance à Romanshorn, d'Arbon à Rorschach, de Bregenz à Lindau, et forment avec les barques à voiles un coup d'œil très-animé.

A une lieue de Constance, sur la rive gauche du Rhin, au penchant d'un coteau qui domine le fleuve, est le château d'Arenenberg où se retira, après être descendue du trône, la reine de Hollande, Hortense de Beauharnais, fille de l'impératrice Joséphine. C'est dans ce château que fut élevé le prince Louis Bonaparte, aujourd'hui Napoléon III.

Pour aller de Constance à Schaffhouse par le Rhin, il faut neuf heures. On rencontre sur la route la petite ville de Steckborn, Stein et Dissenhofen. Je ne parle pas des châteaux, des bourgs, des villages qui émaillent les deux rives, et qui font de ce pays une sorte de petit paradis trop bien peigné; c'est la Suisse correcte, en tenue de cérémonie. C'est joli comme le lac d'Enghien.

Schaffhouse présente un tout autre aspect. Voilà une vraie cité du passé : maisons à pignons, à tourelles, couvertes à l'extérieur de peintures à fresques, rues étroites, sombres, écheveau qu'on ne dévide qu'avec peine. Rien ne manque à Schaffhouse pour captiver l'imagination du touriste, pas même une histoire intéressante. Rome a été fondée par des gens d'une réputation suspecte, Schaffhouse doit le jour à de braves bateliers, qui vers le huitième siècle avaient établi des hangars pour servir de dépôt aux marchandises dont la chute du Rhin nécessitait le débarquement; peu à peu les hangars formèrent un hameau, le hameau devint bourg. Vers le milieu du onzième siècle, Eberharol, comte de Nellenburg, fonda dans le voisinage un vaste couvent auquel il donna des revenus considérables avec le nom de l'abbaye de tous les Saints. L'abbé obtint bientôt la souveraineté de Schaffhouse et des terres voisines. Alors le bourg se fit

ville, et la ville qui s'accrut rapidement, fut entourée de murs, de fossés, et déclarée ville impériale avec tous les avantages attachés à ce titre. En 1330, l'empereur Louis de Bavière l'engagea à l'Autriche; mais les habitants, profitant de la proscription du duc Frédéric, recouvrèrent leurs anciens droits en payant la somme pour laquelle elle avait été engagée. L'alliance que Schaffhouse contracta en 1454 avec Zurich, Berne, Lucerne, Zug, Schwys et Glaris assura sa liberté, elle aida les Suisses dans plusieurs de leurs guerres, et fut déclarée en 1501 capitale du douzième canton de la Confédération helvétique.

Les curiosités monumentales de Schaffhouse sont l'ancienne abbaye de tous les Saints, aujourd'hui la cathédrale; l'église Saint-Jean, l'hôtel de ville et la bibliothèque; mais ce qui vaut mieux que tout cela, c'est le curieux spectacle de la ville, ses rues, ses maisons et ses places; on conserve à Schaffhouse le modèle du magnifique pont du Rhin construit par l'architecte Grubenmann, et qui était une des merveilles de la Suisse. Il fut détruit, comme on sait, en 1799, par les Français que commandait le général Oudinot. Voici la description que M<sup>me</sup> Roland fait de ce pont dans ses lettres sur la Suisse :

« Le pont de Schaffhouse a trois ou quatre cents pieds sous la forme d'un angle extrêmement obtus; il frappe et surprend par le peu d'appuis qui soutiennent sa longueur; une seule pile s'élève au milieu, et l'on prétend qu'elle est inutile; reste d'un vieux pont entraîné par le Rhin, les magistrats voulurent que le nouvel architecte s'en servît. Grubenmann, simple charpentier, mais homme de génie, sut disposer les choses de manière qu'elle ne portait sur rien. On a vu, dit-on, l'intervalle qui restait entre le pont et la pile; les magistrats le firent remplir; mais des mathématiciens assurent que la pile n'en est pas plus utile et que le pont se soutiendrait sans elle. Ce pont est non-seulement couvert, mais fermé sur les côtés, où il prend jour par les fenêtres. Nous sommes entrés dans un petit bateau pour nous promener sur le Rhin et passer sous le pont à deux fois, afin d'en considérer la structure élégante et légère. Nous aurions pu l'examiner

plus à loisir, en descendant un petit escalier à balcon pratiqué dans le pont près de la pile, mais on nous fit attendre longtemps pour la clef. La traversée du pont est un peu hardie, car le fleuve est là d'une inconcevable rapidité. »

Les environs de Schaffhouse sont charmants. La Pelouse, le couvent du Paradis, le val des Moulins, le Rosiliberg, le presbytère de Lohn, sont de ravissantes promenades ; puis à trois quarts de lieue de la ville est la merveille que viennent admirer tant de touristes, la chute du Rhin.

Immédiatement au-dessous du pont de Schaffhouse, le cours du Rhin est troublé par une multitude d'écueils qui se succèdent jusqu'à Lauffen, nom donné à la cataracte. Parvenues en cet endroit, les eaux se précipitent d'une hauteur de vingt mètres sur une largeur de cent mètres, entre la colline de Bohennenberg, du côté des gorges de Neuhausen, et celle du Kohlfirst ; à partir de cet endroit, le fleuve reprend tout à coup une belle teinte azurée et coule paisiblement du côté du midi.

Tous les écrivains qui ont parlé de la Suisse ont fait leur description de la chute du Rhin ; la chute du Rhin est devenue classique comme le récit de Thérémène. Le premier en date, parmi les peintres à la plume, est le Florentin Poggia, un littérateur qui avait accompagné le pape au concile de Constance : « Le fleuve, dit-il, se précipite entre des rochers avec une telle fureur et un tel fracas, qu'on dirait qu'il déplore lui-même sa chute. » Un concetti, — une pensée et une chute de sonnet.

Après lui vient Montaigne :

« Au-dessous de Schaffhouse, le Rhin rencontre un fond plein de gros rochers où il se rompt, et au-dessous, dans ces mêmes rochers, il rencontre une pente d'environ deux piques de haut, où il fait un grand sault, escumant et bruiant estrangement. Cela arrête le cours des bateaux et interrompt la navigation de laditte rivière. »

Pas un mot de plus pour cette scène magnifique, pour cet imposant spectacle. *Cela arrête le cours des bateaux*, voilà tout. Serait-il

téméraire de croire que le sentiment de la nature n'existait pas encore à un haut degré au temps de Poggia et au temps de Montaigne ?

M<sup>me</sup> Roland, que je citais tout à l'heure, est plus émue :

« Qu'on se représente tout le fleuve dans la plénitude de sa majesté, tombant à la fois de soixante-dix à quatre-vingts pieds, comme une mer d'écume jaillissante; trois roches couronnées de quelque verdure interrompent le cours de cette vaste nappe d'eau, de ce torrent de neige. Le fleuve, irrité, bat leurs flancs avec furie, les sape, les amincit, et multiplie ses chutes par les jours qu'il se fait au milieu d'elles; il tombe avec un fracas qui répand l'horreur, et dont toute la vallée retentit; par les chocs tumultueux, l'onde brisée s'élève en vapeurs où se joue le brillant iris. Ces mouvements rapides comme l'éclair, cette force imposante toujours la même, toujours produisant des effets divers qui se renouvellent et se poussent avec violence, ce mugissement plus terrible que l'éclat du tonnerre, tout cet ensemble vous enlève à vous-même et tient vos sens suspendus entre l'admiration et l'effroi. »

Voici maintenant l'impression du voyageur moderne :

« Bruit effrayant, rapidité terrible, poussière d'eau, tout à la fois fumée et pluie, dit Victor Hugo. A travers cette brume, on voit la cataracte dans tout son développement. Cinq gros rochers la coupent en cinq nappes d'aspects divers et de grandeurs différentes. On croit voir les cinq piles d'un pont rongé de Titans. L'hiver, les glaces font des arches bleues sur ces culées noires. Le plus rapproché de ces rochers est d'une forme étrange. Il semble voir sortir de l'eau, pleine de rage, la tête hideuse et impassible d'une idole hindoue à trompe d'éléphant. Des arbres et des broussailles qui s'entremêlent à son sommet lui font des cheveux hérissés et horribles. A l'endroit le plus épouvantable de la chute, un grand rocher disparaît et reparait sous l'écume comme le crâne d'un géant englouti, battu depuis six mille ans de cette douche effroyable. Je suis allé jusqu'à l'extrémité du balcon, je me suis adossé au rocher : l'aspect devient encore plus terrible. C'est un écroulement effrayant : le gouffre hideux et splen-



Rouargue frères del. et sc.

Imp. F. Chardon aîné, r. Hautefeuille.

CHUTE DU RHIN.

pas encore  
taigne?  
e :  
sa majesté,  
comme une  
que verbe  
torrent de  
s sape, le  
t au milieu  
dont tout  
e s'élève et  
des contre  
produisant  
violence, et  
ensemble  
tre l'admi-

à la fin  
on voit  
la coupe  
. On est  
glaces sur  
ché de se  
eau, plein  
à tromp  
lent à son  
voit le plus  
parait sou  
s six mille  
rémité du  
acore plus  
et splen-



insensé de croire que le sentiment de la nature n'existait pas encore à un haut degré au temps de Poggia et au temps de Montaigne?

M<sup>rs</sup> Howard, qui se tient tout à l'heure, est plus émue :

« Qu'on se représente tout le fleuve dans la plénitude de sa majesté, tombant à la fois de soixante-dix à quatre-vingts pieds, comme une mer d'écume jaillissante; trois rochers couronnés de quelque verdure interrompent le cours de cette vaste nappe d'eau, de ce torrent de neige. Le fleuve, jetant ses deux flancs avec furie, les saps, les amoncelés, et redoublant ses efforts par les jours qu'il se fait au milieu de l'hiver et de neige, avec ses fracas qui répand l'horreur, et dont toute la vallée retentit; par les chocs tumultueux, l'onde brisée s'élève en vagues où se joue le brillant iris. Ces mouvements rapides comme l'éclair, cette force imposante toujours la même, toujours produisant des effets divers qui se succèdent les uns par les autres avec violence, et qui ont peut-être plus de terreur que l'écroulement de ces rochers, ont une admirable variété à vue d'œil et de cœur, une admiration et l'effroi. »

« Voici maintenant l'impression de voyageur restée. »

« Bruit effrayant, rapidité terrible, précipité effrayant, à la fois fumée et pluie, de Ycher-Roger à travers les rochers, on voit la cataracte dans tout son développement. Cinq pentes différentes se coupent en cinq nappes d'écume blanche et de grandes cascades. On croit voir les cinq piliers d'un pont rompu de Titans. L'hiver, les glaces font des sauts, illoges sur ces rochers brisés. Le plus rapproché de ces rochers est d'une forme étrange. Il semble voir sortir de l'eau, pleine de rage, la tête hideuse et impossible d'une idole hindoue à trompe d'éléphant. Des arbres et des broussailles qui s'entremêlent à son sommet lui font des cheveux hérissés et horribles. A l'endroit le plus épouvantable de la chute, un grand rocher disparaît et reparait sous l'écume comme le crâne d'un géant englouti, battu depuis six mille ans de cette douche effroyable. Je suis allé jusqu'à l'extrémité du rocher, je me suis adossé au rocher : l'aspect devient encore plus terrible. C'est un écroulement effrayant ; le gouffre hideux et splen-



dide jette avec rage une pluie de perles au visage de ceux qui osent le regarder de près ; les quatre grands gonflements de la cataracte tombent, remontent et redescendent sans cesse ; on croit voir tourner devant soi les quatre roues fulgurantes de la tempête. »

La chute du Rhin vaut la peine d'être visitée sous tous ses aspects sur les deux rives. Au château de Woerth, où se trouve une chambre obscure, au belvédère du château de Lauffen, au-dessous duquel une galerie de bois vous conduit au beau milieu du tonnerre de pluie qui éclate perpétuellement. Les touristes hardis, ceux qui peuvent braver l'aspect vertigineux du gouffre, montent sur le rocher principal qui divise la chute en deux grandes parties, et alors ils ont devant les yeux un gigantesque spectacle. C'est surtout la nuit, au clair de lune, que ce magnifique tableau produit l'effet le plus saisissant.

La chute du Rhin est une grandiose introduction au voyage en Suisse, cette classique promenade des magistrats en vacance. Je voudrais bien pouvoir entraîner le lecteur vers les lacs et les montagnes, mais je suis le très-humble serviteur du grand fleuve et je monte dans le bateau qui doit me transporter à Bâle.